mes quatre semaines en France

Ring Lardner

LES ÉDITIONS DU SONNEUR

mes quatre semaines en France

Titre d'origine : *My Four Weeks in France*

© Les Éditions du Sonneur, 2017
ISBN : 978-2-37385-048-2
Dépôt légal : mars 2017
Conception graphique : Sandrine Duvillier
Photo de couverture : avec l'aimable autorisation des National Archives,
War Department, photo n° 165-WW-321A-2.

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

mes quatre semaines en France

Ring Lardner

Préface et traduction de l'américain
par Thierry Beauchamp

LES ÉDITIONS DU SONNEUR

PRÉFACE

Je n'avais jamais lu ses écrits
sur la Première Guerre mondiale,
et ils m'ont vraiment réjoui.
Ian Frazier[1]

L'intervention des États-Unis marqua un tournant décisif dans la Première Guerre mondiale et pourtant elle ne fut pas décidée de gaieté de cœur : multiculturelle, la société américaine ne tenait pas à importer sur son territoire un conflit qui ne la concernait pas directement. Mais bien avant que le président Wilson ne sautât le pas, les banques du pays avaient déjà choisi leur camp en prêtant massivement à la France et au Royaume-Uni (ce qui n'empêcha pas certaines d'entre elles de faire crédit aux forces de la Triple Entente). En

1. Écrivain-voyageur, humoriste, chroniqueur au *New Yorker*, Ian Frazier a établi l'édition des *Stories & Other Writings* de Ring Lardner dans la prestigieuse collection The Library of America.

janvier 1917, l'Allemagne annonça son intention de mener une « guerre sous-marine totale » : la sécurité de leurs navires étant menacée, les États-Unis rejoignirent le camp des Alliés début avril. Il fallut des mois à l'Oncle Sam pour rassembler des troupes, les expédier outre-Atlantique et les préparer à un type de guerre auquel elles n'avaient jamais été confrontées.

Ce fut dans ce contexte que le magazine Collier's *proposa à Ring Lardner de se rendre en France pour couvrir l'événement – bien qu'il n'eût rien d'un correspondant de guerre. Certes, il sévissait dans le journalisme, comme nombre d'écrivains américains. Son esprit caustique, sa connaissance du milieu du base-ball et son aptitude à portraiturer ses héros lui avaient gagné un large public de lecteurs. Il collaborait à plusieurs journaux, mais était surtout apprécié pour sa rubrique « In the Wake of the News*[2] *» du* Chicago Tribune. *Pendant sept ans, entre 1913 et 1919, il y proposa quotidiennement des poèmes, des anecdotes amusantes, des parodies de reportages qui lui permirent de transformer le journaliste pittoresque en humoriste à part entière. C'est ainsi qu'il peaufina son « réalisme comique » et son « jargon sportif », avec ses clichés, son argot, ses fautes de syntaxe et de logique. Ses premières nouvelles parurent à la même époque, sous forme de lettres attribuées à un dénommé Jack Keefe, joueur de base-ball rustique, vaniteux et d'une remarquable crédulité.*

2. « Dans le sillage de l'actualité ».

Ainsi, en 1917, Ring Lardner avait-il déjà publié trois livres : Bib Ballads[3], You Know Me Al[4] *et* Gullible's Travels[5]. *Sa popularité grandissait, sa femme attendait leur deuxième enfant et la guerre était loin de le passionner. D'ailleurs il s'était déjà exprimé sur le sujet en avril 1914, lorsque les relations entre les États-Unis et le Mexique s'étaient envenimées au point d'entraîner l'occupation du port de Veracruz par la flotte américaine :*

Jamais je n'ai autant chéri
Mon petit garçon qu'aujourd'hui.

Je l'ai toujours aimé, plus ou moins,
J'ai toujours admiré ses manières de bambin
Et sans doute vous ai-je tenu la jambe
Plus d'une fois avec mes dithyrambes.

Je l'aime pour son drôle de parler,
Son rire, son sourire charmant,
Sa façon bizarre de marcher,
Et tous ses tours de garnement.

J'aimerais bien qu'un péon
Me tire une balle dans le buffet
Mais impossible, je dois rester
Avec lui à la maison.

3. *Ballades du bavoir.*
4. *Tu me connais, Al.*
5. *Les Voyages de Crédulliver.*

Aussi jamais n'ai-je autant chéri
Mon petit garçon qu'aujourd'hui.[6]

D'un autre côté, la propagande officielle battait son plein et, vu son statut et son audience, Lardner n'avait pas d'autre choix que de soutenir l'effort de guerre et les milliers de soldats qui avaient déjà traversé l'Atlantique depuis le mois de juin 1917. Par ailleurs, le magazine Collier's *lui offrait une somme coquette pour rédiger son « journal d'un reporter » et ce périple qui devait s'étendre sur plusieurs semaines lui permettrait de donner une suite aux histoires de Jack Keefe parues en volume l'année précédente. Désormais son joueur de base-ball porterait l'uniforme et ses lettres évoqueraient les camps d'entraînement puis les engagements du corps expéditionnaire américain en France. Ainsi Ring Lardner réussit-il à surmonter ses réticences en traitant la guerre par l'absurde et en trouvant l'occasion de faire d'une pierre deux coups…*

Dans Mes quatre semaines en France*, il aurait pu se contenter d'aboyer avec la meute, de faire dans le comique troupier et l'anti-germanisme primaire, mais il choisit de suivre les voies plus complexes et plus raffinées de l'ironie et de l'autodérision. Gageons qu'il ne tenait pas à décevoir ses lecteurs : pourquoi aurait-il dû subitement changer de ton et de style ? Son approche satirique de la société américaine, son scepticisme et sa difficulté à prendre la vie et les gens au sérieux s'exprimaient jusqu'alors dans un registre semi-fictionnel et le*

6. *Mon alibi*, poème paru dans le *Chicago Tribune*, en avril 1914.

plus souvent à travers des personnages réels ou imaginaires. Dans ses chroniques, c'était lui-même qu'il mettait en scène – ou plus exactement sa persona comique : un type normal, peu courageux, pas très malin, mais serviable et porté sur les bonnes choses de la vie. Ainsi contribua-t-il à imposer la figure du « petit homme » dans la littérature humoristique américaine, bien avant Robert Benchley et James Thurber, ses deux principaux promoteurs.

Ring Lardner ne souhaitant pas être pris pour ce qu'il n'était pas, il utilisait la dérision comme un moyen de « désarmer » son propos. Lors du premier conflit mondial, les correspondants de guerre yankees rivalisaient d'audace pour décrocher la une. La photographe Peggy Hull fut la première femme à partager la vie des soldats dans un camp américain. Karl von Wiegand obtint le prix Pulitzer pour son enquête intitulée « À l'intérieur de l'empire allemand ». Will Irvin décrivit en termes épiques la terrible bataille d'Ypres. Floyd Gibbons, collègue de Lardner au Chicago Tribune, *raconta son naufrage à bord du* Laconia, *après que le paquebot eut été torpillé par les Allemands… C'est ce sensationnalisme que l'humoriste parodie en s'attachant à des détails anecdotiques, notamment son inaptitude à régler ses petits soucis d'intendance. Il veut éviter toute ambiguïté sur la nature de sa mission. Il choisit délibérément le point de vue du candide et du bras cassé, comme Mark Twain avait pu le faire dans son* Voyage des innocents. *Il démontre aussi les méfaits de la censure qui poussa Richard Harding Davis, l'un des plus célèbres journa-*

listes américains de l'époque, à renoncer à traiter de la guerre après 1915. Son approche peut sembler d'une légèreté coupable eu égard à la tragédie qui se joue, mais elle reflète autant son humilité que sa méfiance vis-à-vis du reportage de guerre.

Il faut aussi rappeler que Ring Lardner s'adresse à des lecteurs américains. Il entend les détendre, leur changer les idées, car il sait pertinemment que l'heure est à l'inquiétude. Une partie de la population comprend mal le renoncement de leur pays à leur isolationnisme traditionnel. En basant son journal sur la vie à l'arrière, les tracasseries administratives, les rencontres insolites, les péripéties d'un circuit touristique, Lardner s'efforce ainsi de dédramatiser l'événement et de donner une image rassurante de l'arrivée des Sammies sur le sol français.

Malgré son décalage humoristique – ou grâce à lui – Mes quatre semaines en France *constitue un témoignage original sur des aspects méconnus de la Grande Guerre. De plus, ce que décrit cet ouvrage est aussi signifiant que l'angle adopté par son auteur. Une certaine indifférence régnait aux États-Unis avant la déclaration de guerre à l'Allemagne. En 1914, le conflit en Europe semblait lointain et apparaissait à beaucoup comme une querelle de voisinage, voire de famille. Trois ans plus tard, suite aux torpillages, aux sabotages (notamment celui du dépôt de munitions de Black Tom Island*[7]*) et*

7. Le 30 juillet 1916, des agents allemands firent sauter ce dépôt de munitions destinées aux Alliés ; l'explosion endommagea la Statue de la Liberté.

à l'affaire du télégramme de Zimmermann[8]*, l'opinion se retourna contre le Kaiser, considéré comme un adversaire des principes de la liberté et de la démocratie. Des milliers et bientôt des millions d'Américains répondirent à l'appel sous les drapeaux ; leur enthousiasme et leur décontraction impressionnèrent tous les observateurs, même si le corps expéditionnaire n'était pas prêt à combattre en 1917.*

L'apparente désinvolture de Ring Lardner ne doit pas mener à croire que Mes quatre semaines en France *manquent de fiabilité. Lardner raconte avec humour ce qu'il voit et ce qu'il fait, ce qui nous renseigne sur de nombreux domaines. Il nous décrit la traversée de l'Atlantique – lors de laquelle l'importance accordée aux consignes de sécurité et la peur du torpillage nous rappellent le rôle joué par les sous-marins allemands dans l'entrée en guerre des États-Unis –, son débarquement à Bordeaux, le chaos de la circulation dans Paris, les problèmes de ravitaillement, la difficulté de contourner les bureaucraties civiles et militaires, l'entraînement des soldats américains (mais aussi des Maoris néo-zélandais qui exécutent un* haka *avant de simuler l'assaut d'une tranchée), les permissions des combattants, les conversations badines sur l'éventualité de la fin du conflit, son séjour à Londres, les spectacles de l'époque…* Mes quatre semaines en France *est riche*

8. Le ministre allemand des Affaires étrangères avait adressé un télégramme à son ambassadeur à Mexico lui demandant de négocier une alliance avec le Mexique contre les États-Unis. Les Britanniques interceptèrent le message et le transmirent aux autorités américaines.

d'informations qui restituent, l'air de rien, l'atmosphère de l'arrière.

L'irrévérence feutrée de Ring Lardner amène à s'interroger sur l'ambiguïté de sa position vis-à-vis de la guerre. Certes, il joue mollement le jeu, se moque à plusieurs reprises du Kaiser, utilise les mots « Boche » et « Fritz », laisse passer un poncif de la propagande alliée selon lequel les officiers allemands feraient croire à leurs soldats qu'on leur couperait les oreilles s'ils étaient capturés. Dans le même temps, il se dit soulagé de ne pas avoir à visiter le front et rechigne à user de la rhétorique habituelle qui diabolise l'ennemi et lui attribue toutes sortes de crimes atroces. D'une manière générale, il ne prend pas la guerre au sérieux et son détachement masque une certaine hostilité de principe. Même le choix du titre de son livre le suggère : il s'agit du détournement ironique de Mes quatre années en Allemagne, *recueil de souvenirs de James Watson Gerard, ex-ambassadeur des États-Unis en Allemagne, publié peu après l'expulsion de celui-ci du pays en 1917.*

Mes quatre semaines en France *parut d'abord en huit livraisons dans le magazine* Collier's, *entre le 29 septembre 1917 et le 19 janvier 1918. Le succès fut au rendez-vous, si bien que les éditions Bobbs-Merril les rassemblèrent en un volume quelques semaines plus tard. L'ouvrage marque une étape dans l'évolution de Ring Lardner du « journalisme humoristique » à la littérature de fiction. Se servant d'une situation réelle qui le dépasse (il avait d'abord songé à intituler son livre* Le Journal d'un néophyte*), il épouse le regard*

du wise boob*, nigaud qui veut se faire plus malin qu'il n'est, et rejoint ainsi l'un des courants les plus profonds de l'humour américain.*

Dans les années qui suivirent la guerre, Ring Lardner écrivit de moins en moins pour la presse quotidienne et de plus en plus pour le théâtre et les magazines. En 1924, la parution de How to Write Short Stories[9] *lui attira pour la première fois l'attention des critiques, notamment du plus prestigieux d'entre eux, H. L. Mencken. De grands auteurs comme James Barrie, Scott Fitzgerald et Virginia Woolf saluèrent son talent. Ernest Hemingway reconnut s'être inspiré de lui dans sa jeunesse. On l'adapta sur les planches et sur le grand écran.*

Bref, l'ancien reporter sportif devint l'un des écrivains les plus influents de l'Âge du Jazz. Mais sa santé fragile et son alcoolisme chronique eurent bientôt raison de lui : il mourut à quarante-huit ans, en septembre 1933. Fitzgerald conclut l'hommage funèbre qu'il lui rendit dans la New Republic *par ces mots : « Ring ne se fit aucun ennemi, parce qu'il était gentil et qu'il offrait des moments de détente et de plaisir à des millions d'individus… » On n'en dira pas autant des têtes couronnées qui précipitèrent l'Europe dans un conflit dont elle ne s'est jamais vraiment remise.*

THIERRY BEAUCHAMP

9. *Comment écrire des nouvelles.*

I
ÉVITER LES SOUS-MARINS POUR COUVRIR LE PLUS GRAND DE TOUS LES JEUX

Mercredi 18 juillet. Un port du lac Michigan.
Aujourd'hui, je me suis rendu à un rendez-vous avec un monsieur venu de quelque part dans le Connecticut.

– Aimeriez-vous aller en France ? m'a-t-il demandé.

Je lui ai répondu que j'en serais ravi mais que j'avais trente-deux ans, une épouse peu fiable et trois enfants sur lesquels on ne pouvait pas compter.

– Ces petits détails vous exemptent de service militaire. Mais c'est comme correspondant de guerre que nous avons besoin de vous.

Je lui ai dit que je ne connaissais rien à la guerre. Il a rétorqué que cela n'avait aucune importance, ce qui avait maintes fois été prouvé. Alors, nous avons pesé le pour et le contre jusqu'à ce que mes objections de conscience soient complètement levées.

– En conclusion, nous préférerions vous envoyer sur un navire de troupes, a-t-il dit. Le ministère de la Guerre se chargera de tout. Il n'y aura aucun problème.

Lundi 30 juillet. Un port du Potomac.

Aujourd'hui, j'ai porté l'affaire devant le ministère de la Guerre par l'intermédiaire de M. Creel.

– M. Creel, puis-je voyager sur un navire de troupes ? ai-je demandé.

– Non, a répondu M. Creel.

Cela n'avait donc posé aucun problème.

Mercredi 1er août. Un port de l'Atlantique.

J'ai tapé dans l'œil du jeune homme du consulat de France. Il refuse de viser mon passeport tant que je ne lui apporterai pas deux photos de moi dédicacées par mes soins.

George W. Gloom, de la compagnie maritime, a annoncé qu'un bateau prendrait la mer samedi.

– Serons-nous escortés à travers la zone de danger ? me suis-je enquis.

– Nous ne pouvons pas le garantir, a-t-il répliqué avant d'ajouter : il n'y a jamais eu d'accident sur cette ligne.

– Je ne classerais pas comme accident ce que j'avais en tête, ai-je réparti.

Quelques questions supplémentaires ont permis d'établir un fait réconfortant : mon navire n'avait jamais coulé.

J'ai dit à M. Gloom que je voulais une cabine individuelle car je comptais bien travailler.

– Vous partagerez une cabine avec deux autres passagers, a-t-il répondu.

– Je suis prêt à payer un peu plus pour être seul.

De toute évidence ma remarque ne méritait pas de réponse, alors je lui ai demandé combien de temps prendrait la traversée.

– Je n'en sais rien, a-t-il avoué.

– Je veux bien vous croire, ai-je commenté dès qu'il a été hors de portée de voix.

Mercredi 8 août. En mer.

Nous avons quitté le port la nuit dernière, à peine trois jours et demi plus tard que prévu.

Le navire et moi devrions bien nous entendre, vu que nous avons à peu près le même âge.

Mes camarades de chambre sont un jeune homme de Harvard et un autre de Yale, mais jusqu'à présent, j'ai réussi à maintenir la conversation en terrain neutre.

Nous soupçonnons la compagnie d'avoir substitué « première » à « deuxième » sur la pancarte de notre cabine, et je suis absolument certain que ma couchette a été confectionnée sur mesure pour Rabbit Maranville[1].

Notre liste de passagers inclut un général, un sénateur, une romancière et son mari artiste, tous les deux français, une chanteuse, également française, deux ou trois majors, un certain Thaw, et de nombreux messieurs du service consulaire. La majorité des voyageurs sont des jeunes hommes qui s'en

1. Walter James Vincent Maranville (1891-1954) était un joueur de base-ball de petite taille. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

vont conduire des ambulances américaines ou œuvrer au sein de la YMCA[2].

Ce matin, après le petit-déjeuner, nous avons procédé à un exercice d'évacuation sous la houlette de notre commissaire de bord qui est en permanence grimé en Méphisto. Il nous a envoyés chercher nos bouées de sauvetage dans nos cabines puis nous a répartis dans les canots. Le mien est le n° 12, et ils l'ont placé aussi loin que possible de ma cabine, sans avoir eu à le mettre à la mer. Si je me trouve sur le pont le jour où une torpille nous frappera, croyez-moi, je ne ferai pas un marathon pour aller récupérer une bouée de sauvetage. Il me semble que le meilleur système consistera à me déchausser, à prendre mon élan et à sauter par-dessus bord. Par ailleurs je compte désobéir à une autre règle, celle qui oblige chaque passager à garder son calme.

Ensuite nous avons dû remplir un formulaire pour renseigner Méphisto sur notre destination, le motif de notre voyage, nos adresses au pays et à l'étranger, nos goûts littéraires, etc. Il nous a aussi été demandé le « nom de parents ou d'amis proches que vous zaimez ». La question est demeurée sans réponse car personne ne paraît avoir saisi le sens de ce verbe.

Cet après-midi, dans le fumoir, un jeune Américain avait besoin d'une allumette. Il a consulté son dictionnaire et a déniché le mot *allumette**. Or il pensait que les T ne se pro-

2. Association des jeunes chrétiens.

*Tous les mots ou groupes de mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

nonçaient pas et a réclamé une « allumé » à Auguste. Ce dernier a disparu et est revenu cinq minutes plus tard avec un grand verre de limonade. Cette petite leçon de français a coûté deux francs au jeune Américain.

J'ai été choisi pour prendre mes repas à la « deuxième tablée ». Notre groupe déjeune à midi et demi, et dîne à sept heures. Les heures de la « première tablée » sont onze heures et cinq heures et demie. Le petit-déjeuner est en libre-service et l'on peut s'asseoir où l'on veut. Mes compagnons d'auge sont deux Américains, un Brésilien et quatre Français. Notre table est entièrement composée de mâles, circonstance malheureuse due à la rareté des femmes, que l'on appelle parfois « membres du beau sexe ». Le Brésilien parle neuf ou dix langues mais semble avoir une préférence pour le français. Les deux Américains sont constamment engagés dans une discussion à mi-voix, et les quatre Français et le Brésilien disputent le championnat du causeur le plus rapide en haute mer. Du coup, j'ai tout loisir de consacrer mon temps à une saine mastication de ma nourriture.

Jeudi 9 août. En pleine mer.

Un passager est équipé d'un de ces tout nouveaux gilets de sauvetage à cent dollars, avec lequel l'utilisateur est censé pouvoir flotter indéfiniment. C'est aussi une sorte de bouteille thermos qui maintient au chaud dans l'eau froide et au frais dans l'eau chaude. Je n'envie pas ce monsieur. Je n'ai nullement l'ambition de flotter indéfiniment. Et à moins

d'avoir déjà enfilé le gilet le jour du naufrage, je doute avoir le temps de me changer. De plus, si jamais j'en viens un jour à penser avoir les moyens de me payer un gilet à cent dollars, je ne le porterai pas pour l'édification de simples poissons.

Quand Méphisto ne joue pas les commissaires de bord, c'est qu'il dispute une partie d'échecs avec un autre officier. Le reste des membres oisifs de l'équipage se tient autour de la table et observe. Parfois ils observent pendant une heure sans que rien ne bouge, mais leur intérêt ne semble jamais faiblir. Chaque petit mouvement libère un torrent de *français** chez les spectateurs. Je peux comprendre que les échecs soient fascinants du point de vue du joueur, mais je ne suis guère passionné par le simple fait de suivre une partie, surtout quand il n'y a que des places debout.

Beaucoup plus stimulant : le jeu auquel deux de mes compagnons d'auge français se sont livrés au petit-déjeuner. Les règles en sont élémentaires. Vous prenez un muffin de la taille d'une balle de golf environ. Vous le lâchez dans votre bol de chocolat. Puis vous essayez de le repêcher, parfois avec une cuillère, le plus souvent avec vos doigts. L'objectif est de le porter à votre bouche sans maculer votre cravate. On y arrive trois fois sur cinq.

Les adversaires sont à peu près de force égale. Je suspecte l'un d'eux de ne pas jouer pour la beauté du sport mais pour une plus noble cause encore : la nature l'a doté d'une moustache gris clair, mais une teinte marron chocolat conviendrait

mieux à sa complexion. Si les réserves de muffins sont suffisantes, la couleur de sa moustache devrait être parfaite d'ici notre arrivée.

On a découvert qu'il y a un cornettiste à bord : si nous sommes coulés par un sous-marin, le désastre ne sera pas total.

Vendredi 10 août.

Chaque matin, on croise de nouvelles personnes sur le pont, et comme nous n'avons pas fait escale depuis notre départ, il faut en déduire que le voyage n'est pas, pour certains, une partie de plaisir tous les jours.

Un bulletin d'actualités, publié chaque matin, parfois en anglais, parfois en français, nous livre des nouvelles saisissantes dans une orthographe qui ne l'est pas moins. J'ai recopié un extrait :

L'eure de l'invasion de l'oueste par les équipes de l'este a sonner et avant la fain de ce choc, on saura si les chaussetes rouges de Boston et les chaussetes blenches de Chicago devront lutté jusqu'au bout ou si les chaussetes blenches garderont assé d'avance pour que la finale du chanpionnat national opose les deux plus grande ville américaine, Chicago et New York[3].

Les actualités françaises traitent exclusivement du championnat de base-ball « outre-Atlantique », ce qui est peut-être aussi important.

3. Allusion à la série finale de la ligue de base-ball américaine qui opposa les White Sox (littéralement « chaussettes blanches ») de Chicago aux Red Sox (« chaussettes rouges ») de Boston en 1917.

Aujourd'hui, j'ai fait la connaissance d'un monsieur de la Louisiane. Après s'être présenté, il nous a reproché, à un autre passager et à moi, de ne pas faire assez d'exercice. Nous lui avons répondu que nous éprouvions peu de plaisir à nous promener sur le pont.

– Inutile, a-t-il rétorqué. Vous feriez mieux de trouver une paire d'haltères de deux kilos et de vous exercer avec pendant un certain temps tous les jours.

Depuis nous guettons les magasins d'haltères, mais ils semblent cruellement manquer au milieu de l'océan.

Le monsieur de la Louisiane compte rejoindre la Légion étrangère, si celle-ci l'accepte. Après tout, il n'a que soixante-dix ans.

– Mais l'âge ne fait aucune différence pour un homme comme moi, a-t-il dit. Je m'entraîne pour ne pas me ramollir. Tous mes amis sont des durs. L'un d'eux, un entrepreneur de pompes funèbres, se balade partout avec un rasoir caché dans sa chaussure.

Il faut croire que cet oiseau-là ne tolère pas le relâchement psychologique dans son boulot.

– Moi aussi j'ai la réputation d'être un dur, a continué le monsieur de la Louisiane, mais je le suis uniquement si je sais que j'ai raison. Une fois, j'ai employé des mots si rudes qu'ils m'ont valu d'être éjecté d'un comité. J'étais sénateur à l'époque. Mais pendant toute la durée de mon mandat, je ne parlais jamais plus de deux minutes d'affilée.

Nous avons poliment regretté qu'il ne soit plus sénateur et lui avons proposé une limonade.

– Non merci. Même les boissons non alcoolisées ont un drôle d'effet sur moi : à chaque fois que j'en bois, mes orteils se collent les uns aux autres.

Nous lui avons garanti que nous les écarterions après qu'il aurait étanché sa soif, mais il n'a pas voulu courir le risque.

En route vers ma cabine – afin de me libérer de cette présence fascinante –, j'ai été convié à une partie de craps sur le sol de la *salle à manger**. Le détenteur des dés a lancé un billet de cent francs au milieu du cercle et a dit :

– Allongez la monnaie !

Comme la souscription a remporté un rapide succès, j'ai préféré poursuivre mon chemin vers ma cabine.

Samedi 11 août.

Le type de la compagnie que j'ai rencontré avant de partir ne pourra plus prétendre qu'« il n'y a jamais eu d'accident sur cette ligne ».

Cette nuit, je me suis réveillé à trois heures et demie : il faisait une chaleur suffocante et j'ai donc ouvert le hublot juste au-dessus de ma couchette. La plus grande partie de l'océan a alors quitté son repaire habituel pour s'inviter dans la cabine. Yale et Harvard ont pris une bonne douche. Quant à moi, j'avais le choix entre enfiler les vêtements les plus secs que je pourrais dégoter et aller me promener sur le pont, ou me noyer sur place. La première option m'a semblé préférable.

Dehors, j'ai trouvé plusieurs passagers endormis dans leur chaise longue, et une vigie coiffée d'un béret rouge et blanc qui scrutait le large à la recherche d'un périscope nommé Helmut.

J'espérais un peu de compassion mais la vigie m'a informé qu'il *ne comprendrait pas anglais, Monsieur**. Alors nous sommes restés côte à côte à fixer l'horizon, chacun dans sa langue.

Le *garçon de cabine** m'a promis que tout serait écopé ce soir, à l'heure du coucher.

Pour le petit-déjeuner, je me suis installé à une nouvelle table, mais personne ne souhaitait de distraction. À côté de moi était assis un maître de l'*anglais** aussi bien que du *français**, et face à lui se trouvait une jeune dame pour qui la langue de Molière était tout simplement impossible à apprendre.

– Mademoiselle doit avoir du mal à obtenir ce qu'elle aime manger, a-t-il dit.

– Certainement, a-t-elle répliqué. Je ne comprends pas un mot de ce qui est écrit sur le menu.

– Peut-être pourrais-je aider Mademoiselle ? a-t-il suggéré. Peut-être aimerait-elle un pamplemousse ?

Oui, assurément, et avec de la bouillie d'avoine, des œufs et du café. Il l'a ainsi guidée pendant tout le repas avec une politesse presque douloureuse et lorsqu'il ne s'aidait pas de ses mains pour enrichir sa conversation galante, il se manucurait avec une fourchette.

Cet après-midi, on m'a entraîné dans une partie de bridge.

Mon partenaire était le secrétaire du sénateur, nos adversaires, un responsable de la Standard Oil et un vice-consul en route pour l'Italie. Le deuxième prénom de mon partenaire est Enchère et celui du monsieur de la Standard est Paire. Et j'ai été trop timide pour émettre une objection lorsqu'ils ont décrété que nous jouions un cent le point.

À l'heure de mettre sous presse, la Standard Oil a pratiquement raflé tout l'argent du monde. Quant à mon partenaire, il a appris qu'une main de cinq trèfles n'appelle pas une enchère de la même valeur.

Dimanche 12 août.

Le bateau semble bien fourni en produits de première nécessité tels que cocktails, cartes et jetons ; en revanche il est pratiquement impossible d'obtenir des marchandises de luxe comme des allumettes, de l'eau glacée ou du savon.

Yale et Harvard ont été assez avisés pour apporter leur propre savonnette, mais mes précédentes expériences maritimes avaient eu lieu à bord de rafiots sur lesquels on n'avait pas le temps de se laver. Ni Yale ni Harvard n'ont saisi mes appels du pied. Et mon *Apportez-moi du savon, s'il vous plaît** lancé au garçon de cabine s'est révélé tout aussi inefficace.

Toutes les bonnes gens ont assisté à la messe ce matin et quelques mauvaises ont joué au poker dans l'après-midi.

Dans un brusque élan de générosité, j'ai invité une jeune Française de deuxième classe et de cinq printemps à déguster des sucreries. Elle a accepté et cela m'a permis de découvrir